



Autour de la revue *La Jeune Wallonie* et de son directeur René Dethier

COMMUNICATION DE ROGER FOULON

A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 DECEMBRE 2002

En 1958, la monumentale *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, publiée sous la direction de Gustave Charlier et de Joseph Hanse, paraît aux éditions de la Renaissance du Livre. Un important chapitre (une quinzaine de pages) rédigé par Joseph Hanse y est consacré aux revues, spécialement à *La Jeune Belgique* et à *L'Art moderne*. Outre celles-ci, d'ailleurs reprises en tête de ce chapitre, on trouve aussi une présentation et des commentaires relatifs à bien d'autres publications qui attestent de l'effervescence régnant parmi les écrivains de l'époque en cette fin du dix-neuvième siècle. Si *La Jeune Belgique* proclame : « Ne soyons d'aucune école ; ne nous mettons à la remorque de personne ; soyons personnels », *L'Art moderne* affirme qu'il « bataille pour l'art social contre l'Art pour l'Art ». D'innombrables publications diverses vont voir le jour à côté de ces deux périodiques. Souvent, ces livraisons dureront ce que durent les roses, quelques mois, quelques années à peine. Seul *Durendal* paraîtra de 1894 à 1914. Aux sommaires de ces revues, on retrouve souvent des auteurs qui, sans distinction, confient leurs textes à des publications ayant des convictions littéraires ou artistiques différentes. « Jamais, écrit Joseph Hanse, l'activité littéraire n'a été aussi intense, aussi jeune et aussi libre en Belgique... [Ces revues] servent de tremplin à ceux qui sont peu connus et discutés. » La plupart ont leur siège à Bruxelles. L'une d'elles, pourtant, s'implante à Liège. C'est *La Wallonie* animée d'abord par Fernand Severin, puis par Albert Mockel. « Elle veut, a écrit Henri Davignon, servir d'exutoire à la recherche d'une poésie nouvelle, libérée, épurée, musicale et dont le mot "symbolisme" n'arrivera jamais à préciser tout à fait l'élan. » *La Wallonie* qui reprend l'action poursuivie par *L'Élan littéraire* va avoir

une énorme influence lorsqu'elle devient le lieu de rassemblement de poètes importants, disciples du Symbolisme ou ayant une renommée incontestable. Parmi ces collaborateurs, on doit citer Camille Lemonnier, Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Max Elskamp, pour la Belgique ; Jean Moréas, Francis Vielé-Griffin, Pierre Louÿs, André Gide, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, pour la France. Cependant, *La Wallonie* ne paraîtra que durant sept années.

Parmi cette floraison abondante de revues présentées par Joseph Hanse, on ne trouve aucune trace d'une publication dénommée *La Jeune Wallonie*. Elle a pourtant œuvré quasi dix ans en faveur d'artistes et d'écrivains intéressants. C'est pour tenter de pallier cet ostracisme qu'il me paraît utile de rappeler le souvenir de cette publication et de ses animateurs.

La Jeune Wallonie va voir le jour dans la région de Charleroi, où, déjà, dès la fin du dix-neuvième siècle, s'active beaucoup Jules Destrée. Au Pays Noir, à l'époque, on ne se préoccupe guère des choses de l'esprit. On se passionne surtout pour l'essor industriel et technique qui modifie complètement l'aspect des localités et des paysages situés en bordure de Sambre. Souvent, sans se soucier du bien-être de la classe laborieuse, des magnats de l'industrie et de la finance exploitent là les ouvriers astreints à de longues journées de travail mal rémunéré. Bientôt, pourtant, certains intellectuels de la région sont scandalisés par le sort réservé à ces malheureux. Tel est le cas de Jules Destrée qui deviendra Ministre des Sciences et des Arts dès 1919 et à qui on devra la fondation de notre Académie.

Destrée est né à Marcinelle, le 21 août 1863, dans une famille aisée où la culture a son mot à dire. Son père est ingénieur-chimiste aux Usines de Marcinelle et de Couillet, puis professeur au Collège communal de Charleroi. Sa mère est la fille d'un médecin de Mons. Au sein de cette famille très unie, Destrée apprend, comme il l'a écrit, « la pitié pour les faibles, l'amour du beau et la folie de la justice¹ ». Élève remarquable et précoce, il a vingt ans à peine lorsqu'il obtient son diplôme de docteur en droit à l'Université libre de Bruxelles. Il entre aussitôt en qualité de stagiaire chez Edmond Picard. Jules Destrée a un frère, Olivier Georges, qui partage ses enthousiasmes et sera, dès 1898, novice bénédictin à l'abbaye de Maredsous, avant de devenir moine sous le nom de Dom Bruno. Les

¹ Jules Destrée, « Lettre au Roi sur la séparation de la Wallonie et de la Flandre », Bruxelles, 1912.

deux frères sont unis dans un sentiment de compassion pour les déshérités. Dès 1886, quand la misère du peuple se change en colère, grèves et incendies, Destrée avoue dans son journal : « Tout ce que j'ai vu et entendu depuis un mois, tout cela m'a consterné. Je suis épouvanté de voir sur quelles immenses iniquités inconscientes, journalières, tout notre ordre bourgeois est fondé². »

Le 10 août 1889, à Mons, en la collégiale Sainte-Waudru, Jules Destrée épouse Marie Danse, artiste graveur, fille d'Auguste, chef de l'école de gravure montoise. Marie est la sœur de Louise et l'amie d'Élisabeth Wesmael, également passionnées, toutes deux, de gravures. Élisabeth épousera l'écrivain Maurice des Ombiaux qui sera d'ailleurs, avec Edmond Picard, témoin lors du mariage de son ami Destrée.

Dès lors, Jules Destrée va se consacrer au barreau et à la politique. Aux élections de 1894, il est élu député socialiste de Charleroi. Il continue inlassablement à aider les humbles, à soutenir les artistes, à éduquer le peuple et à défendre la Wallonie. Ainsi, en 1899, il fonde la première bibliothèque du peuple à Marcinelle et, quelques années plus tard, en 1904, il lance les « Universités populaires », associations libres qui, avec l'aide de groupes ouvriers organisés, se proposent de travailler à l'instruction et à l'éducation du peuple. L'Université populaire de Marcinelle fonctionnera jusqu'à la première guerre mondiale, en 1914. À sa tribune seront accueillis des conférenciers et artistes éminents.

La Jeune Wallonie va naître à cette époque, en un terrain pourtant assez hostile. Mais beaucoup de jeunes intellectuels de la région carolorégienne sont enthousiasmés par les théories de Jules Destrée et par les luttes sociales qu'il anime et défend partout avec vigueur et talent.

Parmi ces admirateurs vont bientôt se manifester des étudiants fréquentant l'Athénée royal de Charleroi et demeurant tous à Marcinelle. Ils vouent une véritable dévotion au tribun socialiste qui, parfois, les accueille chez lui, à la rue des Hauchies. Ce cénacle de jeunes passionnés d'art et de littérature qui, chose amusante, ont tous adopté la mode des cheveux longs chère à leur idole, compte Carl Goebel, Franz Marievoet, Georges Vandervest, Georges Dupierreux et son

² Jules Destrée, *Pages d'un journal (1884-1887)*, texte établi, présenté et annoté par Raymond Trousson, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1995.

frère Richard qui, par la suite, collaborera au journal *Le Soir*. Il y a surtout René Dethier.

Destrée reçoit donc aimablement ses jeunes admirateurs qui, fidèlement, assistent à toutes les conférences et autres manifestations organisées sous l'égide du tribun par les Universités populaires.

On est en 1904-1905. René Dethier a alors dix-sept ans à peine. Richard Dupierreux est plus jeune encore (il est né à Couillet le 6 mars 1891). Lors des entretiens qui leur sont accordés alors par Destrée, René Dethier et ses amis, voulant affirmer leur savoir, évoquent souvent les heures glorieuses de *La Jeune Belgique* et de *La Nervie*. Bientôt, ils envisagent à leur tour de lancer une revue. « Destrée encourage les promoteurs, écrit Georges Vandervest, non sans leur faire remarquer la légère différence qui existe entre le public de la capitale et celui de la région de Charleroi uniquement préoccupé de choses matérielles. – Qu'à cela ne tienne, rétorquent les jeunes téméraires, on ira à la conquête de la Belgique tout entière, sinon du monde³. »

Qui est René Dethier, ce jeune audacieux menant cette équipe de néophytes ? Il est né à Marcinelle le 6 septembre 1888. Il entame d'abord des études secondaires au collège des jésuites de Charleroi, puis à l'athénée de Chimay (où il aime volontiers contester les opinions de son professeur de français) ; enfin à l'athénée de Charleroi où il termine sa rhétorique. Joseph Chot a parlé en ces termes de ce jeune particulièrement doué : « Tous l'aimaient pour son enthousiasme, son exubérance, sa jeunesse, son esprit, son dévouement. Entaché d'une pointe d'espièglerie, son caractère joyeux, un peu gavroche, aimant le franc-rire et les gauloiseries, devait plaire à tous ceux qui savent comprendre et excuser, au nom de l'amitié, les inoffensives boutades d'un adolescent agréablement frondeur et impertinent. Il y avait en lui, à côté de ce naturel foncièrement wallon, une force réelle qui s'annonçait⁴. »

Au physique, c'est un jeune homme long et mince. Maurice des Ombiaux l'a décrit de la sorte : « Deux grands yeux bleus éclairaient un visage rose encore imberbe ; une mèche de cheveux blonds s'échappait de dessous le feutre noir,

³ Georges Vandervest, « *La Jeune Wallonie*. Son berceau », *La Nouvelle Gazette*, Charleroi, 25 avril 1946.

⁴ Joseph Chot, « Hommage de la *Jeune Wallonie* à son regretté directeur René Dethier », *La Jeune Wallonie*, Charleroi, 25 août 1910.

barrait le front et allait se répandre au-dessus de l'oreille ; un grand papillon noir, tel qu'en portaient les "Jeune Belgique" en leur beau temps, ornait son col et flottait sur sa poitrine⁵. »

Ces jeunes enthousiastes vont donc tenter l'aventure, d'abord avec l'aide du Cercle littéraire de Marcinelle-Monceau, « Le Sillon ». C'est sous cette appellation qu'en 1906 paraît leur première livraison. Elle compte trente-deux pages. Dès le deuxième numéro, daté de juin 1906, la publication change de nom. La rédaction explique cette mutation de la sorte : « Il manquait une revue d'art et de lettres en Wallonie. *La Jeune Wallonie* remplace *Le Sillon* qui disparaît à cause de la coexistence d'une revue plus ancienne intitulée de la même façon. Il ne s'agit là que d'un changement de titre, non d'un changement de programme. Sans avoir la prétention de se placer sur le même pied que *La Jeune Belgique*, *La Jeune Wallonie* sera une tribune de combat indépendante ; elle restera ouverte à toute expression d'art magnifiant la terre wallonne ou l'exaltant dans ses enfants. »

La rédaction et l'administration de la revue sont d'abord basées à Marchienne-au-Pont, rue de Châtelet 62, au siège de l'imprimerie Isidore Wallot qui en assume l'impression. Bientôt, la direction est confiée à Nelly Lecrenier, une jeune écrivaine d'Ixelles. Mais un différend assez violent l'écartera rapidement de ce poste qui est désormais confié à René Dethier, domicilié alors rue des Glacières à Marcinelle.

Durant l'année 1906, cinq numéros se suivent avec beaucoup de régularité. Les couvertures ont des aspects différents et signalent le nom des collaborateurs. Outre René Dethier, on y trouve Jules Destrée, Richard Dupierreux, Paulin Brogneaux, Jules Sottiaux, Henri Carton de Wiart, Louis Delattre, Adolphe Hardy, Constantin Meunier, Marius Renard, Edouard Ned et Maurice des Ombiaux.

Des chroniques diverses apparaissent au fil des numéros. Souvent, on n'y ménage pas les coups de griffes. Ainsi, à un critique qui l'avait un peu éreinté, le responsable de *La Jeune Wallonie*, sans doute René Dethier, répond : « Foutue bête ! Vous en avez du toupet ! Êtes-vous convaincu que *La Jeune Wallonie* est une association de goujats ? La critique est facile, mais l'art est difficile, mon cher

⁵ Maurice des Ombiaux, « Hommage de la *Jeune Wallonie* à son regretté directeur René Dethier », *La Jeune Wallonie*, Charleroi, 25 août 1910.

Monsieur ; nous nous fichons pas mal, du reste, de votre appréciation insignifiante. Apprenez votre français, ça vaudra mieux ! »

La deuxième année de *La Jeune Wallonie* débute sous les meilleurs auspices. L'éditorial de ce numéro double qui, en janvier et février, compte soixante-huit pages bien tassées sonne haut et clair. « *La Jeune Wallonie*, y lit-on, a définitivement opéré sa trace dans notre pays industriel, trop fermé aux choses de l'art et de l'esprit. Elle a d'emblée pris place parmi les meilleures revues de combat. La collaboration dévouée des écrivains de Wallonie a constamment tenu en éveil la sympathie des lettrés. »

Au début de l'année 1907, on annonce que la revue vient d'accueillir trois collaborations importantes : celle de Camille Lemonnier d'abord qu'on encense comme il se doit, celle de Madame Alphonse Daudet ensuite, dont la revue publie *illico* un texte de deux pages intitulé « Les Fêtes », celle enfin de Madame Jules Destrée qui a confié à la revue un dessin, lit-on, « d'un art exquis et qui marque la brillante filiation artistique de son auteur ». On l'a dit Madame Destrée est Marie Danse, fille du graveur Auguste. Ce dessin à l'encre de Chine est, en fait, assez sommaire. Il évoque un bras de Sambre sur lequel flotte un petit bateau à mâts qui, à l'époque, était encore utilisé pour le transport du charbon. En bout de dessin, l'opulence usinière du pays de Charleroi est symbolisée par quelques usines et laminoirs d'où s'échappent des fumées noires (telles que les a souvent décrites Jules Destrée). Un bout de terril complète l'image.

Un autre texte liminaire, publié alors, ne manque pas non plus d'une certaine enflure. « La presse politique et littéraire, apprend-on, a enregistré le succès chaque jour plus grand de notre Revue qui est devenue l'organe du combat littéraire en Wallonie. Parfois violente et brutale, n'épargnant dans tous les cas aucune susceptibilité, elle ne cesse de brandir le drapeau moderne dont elle s'est fait une arme contre les royautés caduques. » Ou encore : « Plus vaillante, plus ferme, plus jeune que jadis, *La Jeune Wallonie* travaillera dans l'avenir à rendre commune l'ambition de Beauté qui a guidé ses premiers pas et qui provoquera en terre wallonne un mouvement artistique dont il serait puéril de nier l'intensité. »

Grâce à qui, à ce moment, *La Jeune Wallonie* tente-t-elle de réaliser ses buts ? Feuilletter quelques-uns de ses numéros n'est pas toujours la preuve convaincante des hautes qualités annoncées *urbi et orbi* par les animateurs. Certes, aux côtés de

Camille Lemonnier, on trouve les noms de Maurice des Ombiaux, Richard Dupierreux et Louis Piérard. Mais d'autres auteurs figurant alors aux sommaires n'ont guère laissé de traces dans l'histoire littéraire.

Au gré des pages, on trouve aussi une longue présentation de René Dethier analysant l'œuvre de des Ombiaux.

Les critiques, souvent acerbes, continuent d'être publiées. Par exemple, au sujet d'un recueil de poèmes récemment paru et intitulé *Litanies à la Bien-Aimée*, signé par un certain Wauthy, René Dethier passe à l'abordage. Voici ce qu'il en dit : « Il y a plus d'une négligence dans ces travaux de versification. Le "remplissage" s'y manifeste d'une façon évidente. L'auteur nous apprend qu'il existe toutes sortes de manières de baiser l'ange adoré : sur la main, sur le front, sur les yeux, dans le cou, sur la bouche ; lui se contente des baisers sur le nez. Il fait nager les seins de sa bien-aimée comme des paquets de bouchons, fiers et tendres cependant. Mais il faut dire que ces seins avaient jadis servi de lit, d'autel et de coupe au poète : celui-ci peut donc avoir pour eux quelque reconnaissance. »

D'autres chroniques sont régulièrement consacrées au théâtre, aux concerts et aux salons de peinture ainsi qu'à l'analyse des journaux et revues. Quelques « coups de plume » et une « boîte aux lettres » ne manquent pas de sel. Ainsi lit-on, en réponse à un envoi de textes par C.R. de Péruwelz : « Vous êtes épatant. À force de pondre, vous n'aurez bientôt plus rien dans le ventre... Vos copies ont pris une direction que nous n'indiquerons pas. »

Faire vivre une telle revue n'est pas une mince affaire et un comité bien structuré est nécessaire. Il continue d'être conduit par René Dethier et compte à présent Georges Dupierreux, chargé de l'administration, Maurice des Ombiaux, Jules Destrée, Louis Piérard, Jules Sottiaux et Pierre Wuille. En outre, la revue proclame qu'elle est fière de s'être assurée la collaboration de soixante-sept auteurs dont les noms figurent en bonne place. On y trouve, entre autres, Albert Giraud, Adolphe Hardy, Hubert Krains, Octave Maus, Albert Mockel, Georges Rency, Émile Verhaeren, etc.

La Jeune Wallonie compte, à ce moment, plus de six cents abonnés. Souvent, comme auparavant, elle continue de défendre la langue française. Elle réagit à coutures tirées aux manœuvres « flamingantes » de l'époque. Alors, René Dethier ne maîtrise plus sa hargne vis-à-vis des événements ou des personnes, à un point

tel qu'il se fait tancer et rappeler à l'ordre par Jules Destrée et Maurice des Ombiaux.

En cours de route, la direction est passée entre les mains de Georges Delaunois, vivant à Gallaix, près de Leuze.

Mais *La Jeune Wallonie* ne se contente pas d'être une publication mensuelle. En plus des lundis littéraires qui ont lieu hebdomadairement en son local, *Hôtel Grüber*, place de la station, à Charleroi, elle décide bientôt d'organiser dans divers sites de Wallonie des « Cours d'amour » voulant reprendre les « Jeux de rhétorique » qui, dès le quinzième siècle, se déroulaient dans plusieurs villes. Le poète et essayiste Paul Champagne a consacré à ces rencontres du passé tout un chapitre de son ouvrage *Hainaut, mon beau pays*⁶. On y apprend « qu'en 1455, eurent lieu à Tournai, des concours fameux entre acteurs de comédies, diseurs de poèmes, chants royaux, ballades et chansons. Vingt ans plus tard, à Tournai encore, on mit sur pied une sorte d'académie de treize membres qui se réunissaient pour juger des pièces de vers composées sur un thème indiqué ». On trouve d'ailleurs, publiées en 1837 par la Société des Bibliophiles séant à Mons (c'est encore son appellation actuelle), les ballades couronnées à Tournai, de 1477 à 1491.

Cette première « Cour d'amour » de la *Jeune Wallonie* est prévue le 30 juin 1907, à Marcinelle. Comme on ne manque pas d'une certaine audace naïve, on lance un concours afin de créer les paroles et la musique d'un *Hymne à la Jeune Wallonie*. Les vainqueurs de la joute seront le poète Jules Sottiaux et le compositeur Paulin Marchand.

Tout commence par l'élection de la « Reine de Wallonie ». On choisit Madame Jules Destrée. Cela continue par un déjeuner. On y sert des poissons de Sambre à l'escavèche, des biftecks aux frites, des « vitoulets » jardinière, des légumes variés des coteaux de Montigny, des lapins aux prunes, des tartes « des Ombiaux », d'autres tartes « Jeune Wallonie » et des fraises de Namur, le tout arrosé — on n'est sans doute pas fortuné — de petit vin de Huy et d'eaux minérales de Genval, Spontin et Chevron. Entre les plats et les rincettes, on porte des toasts et on chante. Jules Destrée, René Dethier et Maurice des Ombiaux, d'autres encore, parlent d'abondance. Vers trois heures, pédestrement, on part

⁶ Paul Champagne, « Les jeux de rhétorique à Tournai et à Mons », *Hainaut, mon beau pays*, tome 2 : *Les hommes et les œuvres*, Bruxelles, Labor, 1962.

pour la fête. Malheureusement, malgré la saison, il fait un temps exécrable. On doit abandonner le projet de se rassembler à *La Ferme fleurie* dominant la vallée industrielle de la Sambre et on trouve refuge dans une salle assez inhospitalière. Pourtant, musique, discours, récitations, chants et chœurs recommencent.

Cette aventure des « Cours d'amour », louée par les uns, dénigrée par d'autres, avait connu, il faut le dire, une atmosphère de fête franchement populaire. On en redemande. On envisage de l'organiser en juillet 1908, sur les sommets de Marcinelle, dans une vaste et calme prairie, peu éloignée de la ferme Bal, de La Bruyère et de Jamioulx. En fait, elle va se dérouler sur les bords de la Sambre, à Lobbes, le 14 septembre 1908, non loin des vestiges de l'ancienne abbaye bénédictine.

La relation de cette manifestation paraît dans l'édition montoise de *La Province* du 15 septembre 1908. Ce récit légèrement amendé et annoté par Jean-Marie Horemans (qui s'occupa longtemps, à la Bibliothèque royale Albert I^{er}, des expositions et des activités éducatives et qui y fonda le Musée de l'imprimerie), a été republié dans le n° 46 (juin 1995) de la revue trimestrielle *Sambre et Heure*. On y apprend que ce 14 septembre, « il fait délicieusement bon sous les arbres du bosquet de M. Van Dooren lorsque, à trois heures, la Société philharmonique de Lobbes entame la *Marche de Sambre-et-Meuse*. Puis, Maurice des Ombiaux prononce une allocution dans laquelle il rappelle ce qu'étaient les " Cours d'amour " aux temps féodaux ».

Six cents personnes ont répondu à l'invite. Elles entendent une courte intervention de la *Ligue des amis de l'arbre* et une allocution de René Dethier qui présente les écrivains invités à la fête, les poètes patoisants et français, notamment le poète-ouvrier mineur Jules Mousseron, de Denain. En tenue de travail, celui-ci interprète quelques-unes de ses pages. Une phalange musicale joue ensuite des œuvres de compositeurs wallons. Des chanteurs, accompagnés au piano, proposent alors des œuvres de Paulin Marchand, professeur au Conservatoire de Bruxelles et directeur de l'Académie de Nivelles. Après les rafraîchissements et une collation, on entend de nouveau des chanteurs et des diseurs.

Les années suivantes, des rencontres de ce genre se dérouleront à Ostende, Spa, Verviers, Jodoigne, Vilvorde et Marchienne.

Dès lors, *La Jeune Wallonie* continue quelques années son petit bonhomme de chemin. À ce moment, René Dethier habite à Marchienne-au-Pont, rue Joseph Lefèvre.

Il n'est pas possible d'analyser ici le contenu de toutes ces publications. Arrêtons-nous un instant à un numéro triple (juillet, août et septembre) réalisé au cours de la troisième année d'activité. Il comporte cent vingt-six pages et est illustré de photos représentant des écrivains à l'honneur. La revue est alors placée sous la présidence d'honneur de Frédéric Mistral. Elle possède des correspondants à Paris ainsi que dans de nombreuses villes belges : Bruxelles, Anvers, Arlon, Louvain. Études diverses, contes et poèmes se partagent ce copieux numéro, tout cela signé par des auteurs connus : des Ombiaux, Adolphe Hardy, Joseph Chot, Bruno et Jules Destrée, et par d'autres aussi dont le nom est aujourd'hui oublié.

À la fin de 1909, en décembre, la couverture s'enrichit d'un dessin au crayon de Pierre Paulus. Il remplace l'illustration de Marie Danse, abandonnée depuis peu. Aux sommaires successifs apparaissent des auteurs nouveaux : Georges Virrès (qui signe une lettre de Lumen), Géo Libbrecht, le baron Charles Van Beneden, Désiré-Joseph Deboeck (qui n'a pas encore choisi le pseudonyme de Désiré-Joseph d'Orbaix). Une pièce de Maurice des Ombiaux, tirée de son roman *Mihien d'avène*, paraît aussi.

La revue publie également de nombreuses pages de René Dethier présentant des écrivains connus ou débutants. Ces études sont souvent reprises dans des tirés à part dont les textes sont parfois remaniés, écourtés ou amplifiés. Tout cela va servir de base à un fort volume signé René Dethier et Joseph Chot, qui paraît en 1910 sous le titre *Histoire des Lettres françaises de Belgique depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours*. L'ouvrage comporte six cents pages bien tassées. Elles survolent d'abord la période romantique, les œuvres de Charles De Coster et d'Octave Pirmez. Elles s'intéressent ensuite à Camille Lemonnier, Edmond Picard, Eugène Demolder, Georges Ekhoud, Max Waller, puis elles analysent la « nouvelle génération des prosateurs » (quelques vingt-sept noms), des poètes (une douzaine d'élus) et des dramaturges (notamment Maurice Maeterlinck)⁷. Malheureusement, ce travail volumineux est souvent une présentation assez bâclée des modèles d'où semble

⁷ Joseph Chot et René Dethier, *Histoire des Lettres françaises de Belgique depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours*, Charleroi, Éditions Désiré Hallet, 1910.

bannie toute critique, les deux auteurs se contentant la plupart du temps de louanges assez faciles accompagnées de l'un ou l'autre extrait.

Durant ces quelques années d'une activité débordante, René Dethier assure au mieux la promotion de sa revue et des auteurs qu'il s'est donné comme mission de défendre. Sous l'égide de *La Jeune Wallonie*, il anime des lundis littéraires et la tribune des Universités populaires. Il confère sans arrêt à travers la Wallonie et en France. Il officie à Paris au Faubourg Saint-Antoine, puis en plein Bois de Boulogne, au château du Peuple, à Montmartre, en haut de la butte, dans les huitième et quatorzième arrondissements et, enfin, à Meaux. Citons, parmi ses sujets de prédilection : quelques écrivains du Pays Noir, la femme dans la littérature, Jules Destrée écrivain, l'amour dans l'œuvre d'Alfred de Musset, le chansonnier Jacques Bertrand...

Entre-temps, en septembre 1908, René Dethier s'est marié. Berthe, son épouse, s'intéresse activement à la littérature et va beaucoup le seconder dans ses multiples tâches. Elle signe ses textes du pseudonyme suranné de Berthe Myosotis. Le couple part en voyage de noces. Quand il revient, trois semaines plus tard, il s'installe à Bruxelles, rue Ernest Laude. Un garçon naît bientôt de cette union.

Peu après son mariage, Dethier apprend officiellement sa nomination prochaine dans l'une des administrations qui relèvent du Ministère des Sciences et des Arts. Mais à la suite d'une campagne de dénigrement, il n'obtiendra pas la nomination promise. Il décide alors de vivre de sa plume. Mais à un tel rythme que sa santé fragile s'altère rapidement. Le baron Van Beneden qui possède une propriété à Madère voudrait l'y recevoir quelque temps pour le soigner. Le jeune malade s'embarque donc, mais en Espagne, à mi-route, il abandonne et ne poursuit pas son voyage. Il rentre en Belgique et se remet généreusement à la tâche.

Ainsi, le numéro d'avril-mai 1910 de *La Jeune Wallonie* publie une de ses lettres ouvertes au baron Descamps, ministre des Sciences et des Arts. C'est une supplique nourrie d'altruisme en faveur du peintre Jacob Smits qui, dans sa propriété de Campine, dit Dethier, « se meurt lentement de lassitude et de faim. D'une main imperturbablement sûre et magistrale, plaide Dethier, il a tracé de multiples toiles qui furent acquises à vil prix par des capitalistes sans vergogne,

préoccupés de réaliser une fructueuse affaire sur le dos de ce malheureux et laborieux être contraint d'élever une famille des seuls fruits de son art... ».

« Hélas, écrira plus tard Joseph Chot, René Dethier, repris par une toux tenace et inquiétante, doit, sur les conseils des médecins qui le soignent, retourner vivre à Marchienne-au-Pont, loin du tumulte de la capitale. Insouciant de sa maladie, on aurait dit qu'il était heureux en cette petite maison... Malgré le mal dont il se préoccupait trop peu, il continue cette vie d'efforts et de labeur, réalisant enfin ce tour de force d'un homme de lettres, livré à lui-même, parvenant, en Belgique, à gagner sa vie ! Mais à quel prix⁸ ? »

Miné par la tuberculose, le jeune écrivain va mourir le vendredi 1^{er} juillet 1910, alors qu'il vient de dicter une dizaine de lettres à sa compagne. Il n'a pas vingt-deux ans.

Sa veuve ne baisse pas les bras. Sous le nom de Berthe-René Dethier, elle reprend le flambeau et, désormais, va assurer la direction de *La Jeune Wallonie*. En mémoire du disparu, le numéro de septembre publie un de ses contes posthumes inédit, titré *Mon ami Kéké*. Outre un numéro spécial d'hommage de la revue, les amis de René Dethier lancent aussi une souscription en faveur d'un monument à ériger en souvenir de l'écrivain. Le sculpteur Joseph Van Hamme réalise un médaillon en bronze représentant le profil du jeune disparu. Sur la plaque commémorative est prévue une inscription : « 1889-1910. À René Dethier, directeur de *La Jeune Wallonie*. Ses confrères, ses amis, reconnaissants. » Ce monument sera apposé sur une demeure, à Marcinelle. Elle s'y trouve toujours.

Courageusement, la veuve de Dethier continue la publication de *La Jeune Wallonie*. La revue sortira régulièrement au fil du temps. Compulser tous les numéros de cette revue est difficile, peu de bibliothèques ou d'organismes officiels les ayant conservés⁹. Durant des années, ni l'esthétique, ni l'éthique de la publication ne changent d'un iota. Toujours, sous la houlette de Berthe-René Dethier, travaille un comité de rédaction composé du baron Charles Van Beneden, Joseph Chot, Maurice des Ombiaux, Jules Destrée, Albert du Bois,

⁸ Joseph Chot, « Hommage de la *Jeune Wallonie* à son regretté directeur René Dethier », *La Jeune Wallonie*, Charleroi, 25 août 1910.

⁹ Nos remerciements à Jean-Claude Tréfois, directeur général des Bibliothèques de la province du Hainaut qui nous a aidé à trouver la collection de *La Jeune Wallonie*.

Albert Bonjean, Franz Foulon, Olympe Gilbert, Franz Marivoet, Jean-Joseph Van Dooren, Pierre Wuille et Philéas Lebesgue, un Français.

En chacun des numéros sont rappelés les buts de *La Jeune Wallonie*. « Elle est, lit-on, une revue de combat, indépendante... Elle est ouverte à tous les poètes, tous les écrivains, tous les artistes de notre pays. Elle est secondée par un groupe d'esthètes appartenant à toutes les opinions. C'est la meilleure preuve de sa neutralité politique et de son indépendance. Accueillante aux jeunes talents, elle entend n'être inféodée à aucun parti ni à aucune chapelle et s'occupe exclusivement [*sic*] de la race et de l'intellectualité wallonnes. Comme auparavant, *La Jeune Wallonie* veut combattre l'extrémisme flamingant et défendre la langue française. » Le titre de la revue se complète d'ailleurs un moment par la mention : « Organe des provinces de France. » Cette indication disparaîtra cependant en 1913.

Cette volonté de favoriser la Wallonie n'empêche pourtant pas les animateurs de changer d'imprimeur. Réalisée longtemps à Charleroi, la revue le sera, par la suite, à Turnhout, par Porsper Andelhof. Cela paraît une gageure pour une publication voulant défendre la Wallonie. Plus tard, c'est un imprimeur bruxellois, Brian Hill, qui reprendra le flambeau.

En 1911, la revue consacre un important numéro de cent douze pages à l'exposition organisée à Charleroi à l'initiative de Jules Destrée pour montrer la richesse et l'importance des beaux-arts en Wallonie.

Aux sommaires successifs apparaissent alors de nouveaux noms, ceux de Raymond Limbosch, Charles Conrardy, Herman Frenay-Cid, Alix Pasquier.

Souvent les critiques de service n'abandonnent pas leur épée et continuent de porter leurs estocades, que ce soit « La dame de pique », « Le diable boiteux » ou « Le grincheux ».

Mais, dirait-on, *La Jeune Wallonie* commence à s'essouffler. Les événements annonciateurs de la guerre se précisent. Dès 1912, dans un « Courrier de France », on lit : « L'incendie des Balkans ne va-t-il pas se propager jusque chez nous, embrasant l'Europe tout entière ? » Cette préoccupation est tellement évidente qu'en novembre 1913, Berthe-René Dethier reprend son pseudonyme de Berthe Myosotis pour écrire et publier quelques pages assez curieuses, dépourvues de toute littérature et titrées : « Nos chiens militaires. » L'auteur, qui a assisté à des

manœuvres des troupes, y défend l'idée de remplacer les chevaux par des chiens pour tirer des engins légers, les mitrailleuses par exemple.

Peu avant, en mars 1913, la revue a, une nouvelle fois, changé de couverture. Elle s'orne de vignettes et de culs-de-lampe d'inspiration Art nouveau. Un éditorial signale qu'on trouvera désormais dans chaque fascicule une « étude attentive et enthousiaste des écrivains et des artistes à qui notre patrie régionale doit l'incontestable renouveau de l'heure présente ». On découvre donc bientôt des médaillons consacrés à Camille Lemonnier, Louis Delattre, Pierre Paulus, Edmond Picard, Maurice des Ombiaux, etc.

L'ultime numéro de *La Jeune Wallonie*, portant la mention « 9^e année - n^o 12 », paraît en juillet 1914. La belle aventure s'achève. Dans cette livraison, on trouve le quatrième acte d'une pièce de Marcel Maur, un médaillon littéraire consacré à Isi Collin, le poète de *La Divine rencontre*, un extrait d'un roman de René Foucart, quelques poèmes assez quelconques, des propos sur la dramaturgie de Maurice Maeterlinck ainsi que les chroniques habituelles. In fine, on lit aussi cette indication : « *La Jeune Wallonie* prenant ses vacances en août, la revue ne paraîtra pas le mois prochain. » Ironie du sort ! Les événements guerriers corroborent cette affirmation. *La Jeune Wallonie* a vécu...

Lors de l'invasion allemande, une partie de la demeure des Dethier est détruite par un incendie. La plupart des ouvrages de René ainsi que bien des souvenirs sont anéantis. Berthe Dethier quitte précipitamment la Belgique pour l'Angleterre. Outre-Manche, elle fait la connaissance d'un important homme d'affaires, Monsieur Feist. Elle finira par l'épouser.

Plus d'un demi-siècle plus tard, quelque temps avant sa mort, survenue à Ixelles le 16 octobre 1967, la veuve de René Dethier rencontrera Jean-Marie Horemans. Dans les souvenirs qu'elle lui a alors contés¹⁰, il est beaucoup question de l'aventure de *La Jeune Wallonie*, de ses collaborateurs, de des Ombiaux, notamment. « Il n'hésitait pas, dit-elle de cet écrivain, à surgir à l'improviste, s'invitant au repas, sortant de sa longue cape deux lapins qu'il se mettait à dépecer, à préparer et à cuire, prouvant par là ses qualités de "cuisot" avant celle de gourmet. » Et Horemans de poursuivre : « Madame Feist, d'une façon charmante, déroule le fil des années et je ne puis m'empêcher d'envier cette dame qui connut

¹⁰ Jean-Marie Horemans, dans *La Revue nationale*, 39^e année, n^o 394, Bruxelles, mars 1967.

et fréquenta tant de gens aujourd'hui célèbres et dont elle garde les reliques : lettres et portraits de Lemonnier, d'Henri Carton de Wiart, de Frédéric Mistral, du roi Albert, de Jules Destrée, d'Edmond Rostand... Elle me montre ces trésors échappés à plusieurs incendies : bibelots rares, meubles précieux, portraits de famille, eaux-fortes... Une œuvre rustique attire mon attention : une eau-forte due à la Comtesse de Flandre et offerte à René Dethier par son auteur. »

De toute cette époque, aux intenses bouillonnements littéraires, seuls restent donc des souvenirs et une série de revues constituant l'héritage de *La Jeune Wallonie*. Sans doute y avait-il dans ces pages du tout-venant, des noms dont on a perdu la trace, mais je crois qu'il était intéressant de sortir de l'oubli tous ces efforts déployés en faveur de l'art et de la littérature en terre wallonne dans un temps qui, faut-il le rappeler, n'était guère propice à ce genre d'activités.

Copyright © 2002 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Roger Foulon, *Autour de la revue La Jeune Wallonie et de son directeur René Dethier [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/foulon141202.pdf>>